

CUQUI JEREZ

QUAND LA FICTION

La réalité est-elle soluble dans la fiction ?

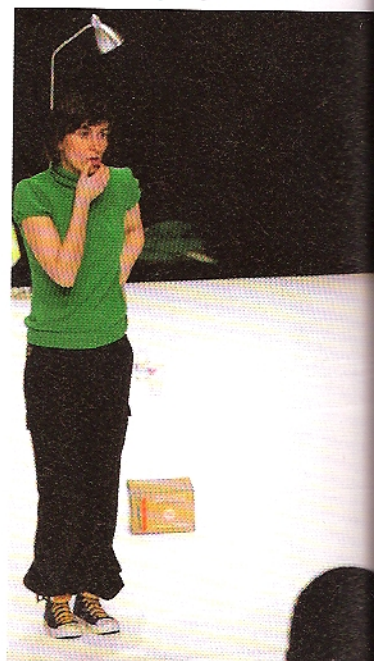
Avec *The Neverstarting Story*, Cuqui Jerez, Cristina Blanco, Amaia Urrea et Maria Jerez passent la question au crible.

« Ce projet est une recherche à travers les faux-vraisemblants de la biotimique et de l'oniro-mécanique. L'outil le plus intéressant que nous ayons découvert est le subtersonge. Le subtersonge, ou embrouillerie, marque la limite entre l'alibi et la véracité. Subtersonge et Joyeuseté fascinent parce qu'ils métoulangent et interrogent le réel. Ils sont les outils indispensables à la mesclation de l'image. [...] C'est la transformation du métoulangage dans un espace réinventé par l'imaginaire du spectateur, et le retard au point de détour. Plus que tout, il s'agit là de frottements pour lâcher prise, de flottements et de surprises. » Voilà un préambule qui soudain chahute les beaux esprits rivos sur leur quant-à-soi grammairien et affriole sans coup férir les plus curieux... C'est ainsi, de biais donc, que Cuqui Jerez introduisait *The Real Fiction*, en 2005. Ludique, ingénieuse, l'humour aiguisé d'une pointe d'insolence, la chorégraphe madrilène aime à froncer la langue par quelques faux-plis finement ajustés qui diffractent le réel en trompe-l'œil redoutablement efficaces. Dans ce spectacle, elle trace les lignes de force, déjà esquissées avec *A Space Odyssey* (2001), d'une recherche sur les mécanismes de la représentation et la construction du regard. Soit une performance qui enfle les ponts de la danse conceptuelle, selon l'enchaînement minutieux, lesté du sérieux qui convient, d'actions et de déplacement d'objets comme autant d'ersatz de rituels spectaculaires. Sauf que la machine s'enraye, l'imprévu faisant brutalement irruption dans le processus fictionnel. Tant pis. On reprend depuis le début... Sauf que l'accident devient lui-même élément de la fiction... et se perpétue en ratages, répétés ensuite avec exactitude métronomique à chaque reprise de la séquence initiale, progressivement altérée – ce qui provoque subséquemment mines déconcertées et rires médusés. Poussant le procédé jusqu'à épuiser la distinction entre réel et fiction à force de renversements, Cuqui Jerez joue de la mémoire comme des attentes du spectateur, télescope passé et futur, tout en révélant la fragilité de l'alchimie inhérente au spectacle « vivant ». Elle paraît démystifier les artifices de la représentation à mesure même qu'elle les recycle en scène.

Ourdi avec trois autres complices (Cristina Blanco, Amaia Urrea et Maria Jerez), *The Neverstarting Story* fait résonner ces questions en les cognant à plusieurs imaginaires et médiums. Articulé en quatre parties, chacune dirigée par l'une des artistes, ce projet en cours de création assemble deux pièces scéniques, un film et une vidéo. Dans *The Set Up*, Cristina Blanco plante le décor : l'équipe débarque sur le plateau vide et monte tranquillement la scénographie à vue. Voilà qu'un appartement prend forme et que la vie s'installe au milieu des objets du quotidien. Bientôt les leurres se mettent à réellement fonctionner, telle cette prise de courant fixée par un simple Velcro qui alimente la télé où s'affiche une émission en direct. Tous les trucages sont bel et bien montrés, démontrés avec un pointilleux souci

BIOGRAPHIE / Née en 1971 à Madrid, Cuquio Jerez a étudié la danse à Madrid et New York. En 1987, elle obtient un diplôme de danse classique au Real Conservatorio de Música y Danza de Madrid. Depuis 1990, elle travaille comme chorégraphe et interprète pour plusieurs compagnies, et comme actrice au cinéma. À son actif : *Me encotrará bien enseguida solo me falta la respiración* (1995), *Dígase el tono mandril* (1996), *Hidiroches* (1999), *A Space Odyssey* (2001) et *The Real Fiction* (2005).

The Neverstarting Story. Photo : D. R.



PHAGOCYTE LE RÉEL

NEVERSTARTING STORY,
ESTINA BLANCO, MARIA
CUQUI JEREZ ET AMAIA
LE 20 JUIN À PARIS, PARC
VILLETTE, DANS LE CADRE
FESTIVAL 100 DESSUS DESSOUS
JUIN - WWW.100DD.FR.
EN NOVEMBRE 2008 AU
AL MIRA, À TOULOUSE.

du détail naturaliste, et pourtant... Une fiction se construit, ou plutôt tente de se construire. Car fiction et réel se superposent : le récit ne peut advenir puisque sans début.

Avec *The Movie*, Maria Jerez déporte la question du pouvoir de représentation sur le plan cinématographique. Le film, bâti sur un scénario cohérent de vol de tableaux, noué aussi serré qu'un polar, est censé se dérouler de par le monde. Réalisé dans un pavillon, à Montreuil, le tournage utilise en fait les objets les plus hétéroclites pour figurer le contexte de l'action. Ainsi l'anodin sèche-cheveux se révèle dangereux pistolet, la banale agrafeuse recèle un téléphone portable et l'entonnoir sert de coupe pour un exquis Martini Dry. Outre l'effet, qui rappelle à chacun les grandes heures des jeux enfantins, outre l'éloge du talent des comédiennes qui seules portent la fable, le film dédouble ici images produites et représentées. Support habituellement réaliste, il use et abuse de la convention chère au théâtre. Plus que jamais, la « réalité » fictionnelle, à défaut de s'imprimer sur la pellicule, s'échafaude dans l'imaginaire du spectateur qui redresse les images à partir des signes donnés, notamment en puisant dans son stock de clichés cinématographiques. Ce décalage souligne alors combien toute image est investie, voire fabriquée, par les références tapies dans la mémoire visuelle. Souligne aussi la puissance inouïe de cette gestion simultanée du réel et du symbolique.

Pour le troisième volet, Cuqui Jerez entreprend définitivement de déboulonner la représentation. *The Rehearsal* d'abord entrechoque les temporalités dans un joyeux va-et-vient : la scène se veut une répétition d'un spectacle, probablement *The Real Fiction* – donc un spectacle déjà créé, mais ici envisagé comme à venir, tout en réveillant les souvenirs du spectateur... Pire, cette proposition enchâsse à l'infini les effets de réel. Sans cesse le cours est interrompu par ce qui semble un moment de détente, un événement fortuit ou une intervention du metteur en scène... et se révèle en fait partie d'un « récit » qui ne raconte rien que lui-même. Portée par sa logique, la spirale fictionnelle englobe tout sur son passage et ne connaît pas de limites. Tant et si bien que la réalité elle-même finit par être discréditée, toujours soupçonnée d'être truquée. Minée de l'intérieure, elle devient insaisissable, inconsistante, phagocytée. Effroyable perspective d'un monde sans point de fuite, enclos dans sa fiction... Reste maintenant à créer la vidéo, sous la direction d'Amaia Urrea, quatrième partie de cette clownerie philosophique qui accule au paradoxe les manipulations du réel et de la représentation. Autant dire qu'il n'est de propos plus politiques aujourd'hui.

Gwénola David

